

L'intérêt majeur de la programmation est de constituer un temps et une méthode de réflexion pour que les espaces produits soient adaptés aux usages et pratiques qu'ils auront à abriter. Son rôle se développe en trois mouvements principaux :

- le premier a pour vocation de constituer des outils au service du maître d'ouvrage pour que celui-ci puisse faire émerger, définir, préciser sa commande, en termes de contenus, de choix de site, de conditions spatiales et techniques permettant aux contenus d'exister, ainsi qu'en termes de budget de réalisation et de fonctionnement (pré-programmation, ou études pré-opérationnelles).
- Le second est destiné à la production des documents-soutiens du travail de conception qu'auront à développer les architectes et les ingénieurs (études opérationnelles, formalisées par des documents programmes).
- Le troisième, encore trop souvent facultatif pour les maîtres d'ouvrage, consiste en une analyse de l'adéquation de la conception architecturale et technique avec le programme, tout au long des études de maîtrise d'œuvre.

Il s'agit d'une approche basée sur le recueil et l'analyse d'informations de toutes sortes (sociales, économiques, culturelles, pédagogiques, architecturales, techniques, urbaines, topographiques, que sais-je encore) spécifiques à chaque projet d'un maître d'ouvrage, puis sur une synthèse permettant d'aboutir à un concept programmatique. Ce travail est nécessairement très adapté à chaque cas, chaque cas étant nécessairement un cas particulier. La "matière première" de la démarche de programmation, ce sont les usages et les pratiques des utilisateurs et des usagers (respectivement ceux qui gèrent un établissement, le font fonctionner et y produisent un service, et ceux qui viennent y "consommer" ce service). La finalité, c'est la qualité architecturale et urbaine à travers l'adaptation du bâtiment (ou de l'aménagement) aux objectifs du maître d'ouvrage et aux activités envisagées. Il s'agit donc d'une démarche principalement qualitative, et spécifique, non répétitive. Les espaces de l'enseignement, notamment depuis l'effet de la loi de décentralisation et des transferts de responsabilité concernant les collèges et les lycées, ont vu se développer un gros effort de programmation de la part des maîtres d'ouvrage. Mais cet effort est encore très quantitatif avant tout.

La notion de typologie, fortement prégnante pour tout ce qui touche aux espaces de l'enseignement, est une approche quantitative. C'est avant tout un outil de développement, de gestion, d'encadrement budgétaire, mais pas de réflexion qualitative. Le travail accompli par les maîtres d'ouvrage à ce jour est encore très quantitatif, et cela va encore durer, car il reste beaucoup à faire dans ce domaine. Pour ne prendre qu'un ou deux exemples, chacun sait que rien n'a été fait pendant quinze ans (de 70 à 85, grosso modo) pour développer les bibliothèques universitaires et les amener au niveau de qualité de service nécessaire en fonction du développement du nombre d'étudiants, de l'évolution des supports de communication, de la demande pédagogique. Le plan Université 2.000 a permis de développer quelques projets de réhabilitation, de construction, et le plan U3M devrait permettre de continuer l'effort entrepris. Mais une rapide comparaison avec les pays anglo-saxons ou les pays nordiques montre encore un niveau d'équipement faible pour la France. L'extraordinaire explosion de réhabilitations et de constructions de collèges et de lycées ces dernières années n'est rien d'autre qu'une vague

de remise à niveau des équipements réalisés en quantité insuffisante dans la période de l'après-guerre. Il s'agit encore d'une approche quantitative, visant à combler un manque d'équipements, ou une inadaptation de ces équipements en matière de sécurité par exemple.

Dans ces conditions, l'approche qualitative passe au second plan. Les grands maîtres d'ouvrage sont encore dans une logique d'équipement du pays. L'utilisation de typologies (collège 600) ou de normes (normes dimensionnelles et budgétaires, type Système Normatif de Référence 76, longtemps utilisé par l'Éducation Nationale depuis 1976) est une tentation forte. Elle permet de définir très rapidement les dimensions d'un établissement : tant d'élèves, tel type d'établissement, tant d'espaces de tels et tels types, tant de surface, tel prix au m<sup>2</sup>, tel coût d'objectif prévisionnel. Cette utilisation des normes est très réductrice, elle ne tient jamais compte des particularités locales, qu'elles portent sur le contenu (projet pédagogique) ou sur les contextes (climat, milieu urbain, contexte géotechnique, contexte socio-économique, ou autres).

Cependant, une évolution notable est déjà lisible dans les réalisations de ces dernières années : un des objectifs des maîtres d'ouvrage est de donner une lisibilité à leurs réalisations. Cet objectif politique est à considérer comme une donnée de programme : il est logique qu'une équipe élue qui investit une énorme somme d'argent public dans la réalisation d'un collège en attende aussi un retour en matière de communication, c'est-à-dire qu'il est normal que les contribuables puissent voir où passent leurs contributions. Cette approche est un premier pas. Il reste de nombreux points à étudier, à analyser, à conceptualiser : qui est l'équipe pédagogique, de quelles compétences est-elle constituée ? En dehors de l'enseignement proprement dit, travaillera-t-elle ensemble à l'invention et à la mise en place de projets pédagogiques spécifiques ? Si oui, de quels genres (le concept programmatique ne sera pas le même si le projet pédagogique porte plutôt sur les nouvelles technologies, ou plutôt sur les échanges internationaux inter écoles) ? Quel est le rôle de l'établissement dans la ville, quel rapport souhaite-t-on établir entre l'extérieur et l'intérieur ? Quelle image le collège doit-il donner aux différents interlocuteurs concernés (la vision des parents n'est pas celle des élèves, ni celle des enseignants ou de l'équipe administrative), quelle perception en auront-ils ? Quel est le rôle de l'espace extérieur dans l'enceinte de l'établissement, de quels aménagements ses utilisateurs ont envie, comment résoudre les éventuelles contradictions (les élèves ont envie de recoins pour jouer à cache-cache, les surveillants rêvent d'un espace entièrement lisible d'un seul coup d'œil) ? Qu'est-ce qu'une salle de classe, comment évolue le rapport entre les enseignants et les enseignés, l'espace de l'enseignement doit-il induire une forme pédagogique, ou au contraire doit-il permettre différentes expérimentations de relations entre enseignants et élèves ?

Toutes les questions liées aux usages ont leur intérêt, elles sont du ressort de la maîtrise d'ouvrage et des utilisateurs, il est difficile de les faire entrer dans une typologie et leur prise en compte aura ou non une traduction architecturale et technique positive. Trois ou quatre mois par an, il fait nuit quand les élèves arrivent le matin. Et une bonne proportion d'entre eux arrive avec l'appréhension rivée à l'intestin, parce qu'ils n'ont pas suffisamment révisé leur contrôle d'histoire, ou leur leçon de maths. Pour les parents, le bâtiment est souvent une impressionnante représentation de l'institution, ce qui n'en facilite pas l'entrée. Pour les enseignants, la position et la mise en valeur du centre de documentation, ou de la salle informatique permettront d'en faire une véritable articulation du projet pédagogique, ou encore un lieu de vie, ou encore un lieu ouvert en

permanence sous la responsabilité des élèves, ou encore un lieu déserté insuffisamment utilisé.

À travers ces réflexions, je ne souhaite pas ici donner une leçon de programmation, mais simplement montrer que de très nombreux indicateurs sont à considérer lors de l'étude de programmation d'un collège, et insister auprès des maîtres d'ouvrages pour que ceux-ci prennent bien le temps de l'analyse de tous ces paramètres qui conditionnent la vie future de l'établissement. Le bâtiment à réaliser est une réponse architecturale et technique à une question posée. Si la question est bien posée, on améliore les chances que la réponse soit bien donnée. En d'autres termes, il n'y a pas d'architecture de qualité sans bonne maîtrise d'ouvrage. La qualité d'une réalisation repose autant sur la qualité des demandeurs que sur la qualité des concepteurs.

Il me semble donc nécessaire qu'un temps préalable soit donné à la réflexion, et que les compétences nécessaires soient rassemblées pour cette réflexion. On entend encore trop souvent certains maîtres d'ouvrage refuser aux programmeurs la possibilité de prendre contact avec les futurs utilisateurs, au prétexte que ceux-ci demanderaient toujours plus que nécessaire. Il est nécessaire d'écouter ceux qui feront vivre l'établissement, il est aussi du rôle du programmeur de faire le tri dans ce qui est exprimé auprès de lui, et de faire faire les arbitrages nécessaires par le maître de l'ouvrage. Les arbitrages doivent exister, ils doivent être faits en connaissance des causes et des effets. On peut prendre des raccourcis, mais plus on en prend, plus on augmente le risque d'inadaptation du bâtiment à sa finalité, et d'insatisfaction des utilisateurs et des usagers.

Cependant, une question importante se pose vis-à-vis de la notion des usages : ceux-ci ont en général une durée de vie très inférieure à celle du bâtiment, que ce soit pour des raisons d'évolution ou de mutations technologiques ou pour des raisons d'évolution des activités. Par exemple, on considère généralement que la durée de vie d'un mode de fonctionnement pour une bibliothèque universitaire est de quinze à vingt ans. La mise au point d'un concept programmatique doit donc tenir compte de la capacité des espaces à évoluer, de même qu'une conception architecturale doit tenir compte de l'appropriation des espaces par leurs utilisateurs (au sens de la prise de possession, éventuellement en les détournant de leurs caractéristiques spatiales telles que les architectes les auront conçues).

Les espaces sont destinés à être habités (contrairement aux dessins et réalisations sans habitants, sans utilisateurs qui risqueraient de polluer l'image que montrent souvent les revues d'architecture), ils ne peuvent donc pas être décidés ni dessinés sans qu'un travail ne soit fait sur l'usage, même si ce dernier est relativement éphémère vis-à-vis des espaces qui l'abritent. On sait bien qu'une bonne partie des études de programmation puis d'architecture porte sur des adaptations d'espaces existants, des améliorations fonctionnelles et techniques, des réhabilitations, des reconversions.

L'architecture est l'art d'abriter les activités humaines, d'installer la vie dans les lieux qu'elle conçoit. La vie et les activités humaines étant d'une extraordinaire diversité, il me semble impossible de défendre un raisonnement normatif ou typologique, malgré une volonté légitime de l'État de diffuser partout un enseignement de même niveau et de même qualité. Pour finir sur un exemple, il y a vingt-deux écoles d'architecture en France en fonctionnement en ce moment. Ces écoles ont des réalités pédagogiques très variées, des situations historiques très diverses, des

étudiants d'origines et d'effectifs très différents, des enseignants aux personnalités souvent puissantes et à l'individualisme souvent marqué, des situations urbaines très diverses (ne serait-ce qu'à Paris, entre le sixième arrondissement et le dix-neuvième, ou entre Villeneuve d'Asq et Marseille, ou encore entre Rennes et Strasbourg). Et cependant, ces écoles mènent au même diplôme, et génèrent des architectes dont l'identité culturelle et les qualités présentent une homogénéité certaine. Pour cet exemple, le résultat n'est pas lié à une quelconque typologie, ni à un raisonnement par ratios. On peut, comme l'avait fait le Recteur Frémont, indiquer des valeurs dimensionnelles générales en dessous desquelles il ne semble pas sérieux de vouloir faire vivre étudiants et enseignants, mais chaque nouvelle école d'architecture doit faire l'objet d'un vrai travail de programmation en profondeur, qui lui permettra de développer son identité propre.

La programmation des espaces d'enseignement n'est pas différente de celle des lieux de culture (lieux de lecture publique, de spectacle vivant, musées, lieux d'expositions), ou de celle des espaces en milieu hospitalier. Des différences de thèmes spécifiques apparaîtront pour le programmeur dans les différents sujets abordés, mais l'approche, la méthode, la "matière première" (rapports entre usages et espaces), la finalité des études à mener sont semblables. Les programmeurs doivent se proposer comme des généralistes, spécialistes d'une méthode générale, et non comme des intervenants spécialisés dans un domaine fonctionnel particulier. La réflexion sur un thème donné est toujours enrichie par le croisement avec une expérience différente sur un autre thème. On apprend toujours au cours d'une étude, et c'est en développant une autre étude sur un autre sujet que l'on utilise l'expérience capitalisée.

Yves Dessuant  
Président de l'IPAA, Institut de la Programmation en Architecture et Aménagement